



# Des psychanalystes témoignent de leur analyse personnelle

**Nina de Spengler**

DANS **PSYCHOTHÉRAPIES** 2004/3 Vol. 24 , PAGES 131 À 137

ÉDITIONS **MÉDECINE & HYGIÈNE**

ISSN 0251-737X

DOI 10.3917/psys.043.0131

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-psychotherapies-2004-3-page-131?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Médecine & Hygiène.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## DES PSYCHANALYSTES TÉMOIGNENT DE LEUR ANALYSE PERSONNELLE<sup>1</sup>

Nina de SPENGLER<sup>2</sup>

### Résumé

Il est admis que la psychanalyse personnelle des psychanalystes est nécessaire à leur formation et à leur pratique psychanalytique. Dans les cas où ils l'évoquent, ils le font sous des formes extrêmement variées : le plus souvent, ils font des allusions *implicites*, dispersées dans leurs textes théorico-cliniques. Mais parfois, ils font des récits explicites : ce fut le cas de H. Guntrip et de M. Little. Nous tentons de saisir, à travers tous ces textes, ce qu'ils disent eux-mêmes – ou ne disent pas – de cette articulation entre leur analyse personnelle et leur travail quotidien avec leurs patients.

### Summary

It is an accepted fact that psychoanalysts should undergo personal analysis for their training. When they speak of it, they do it in many different ways : usually by implicit allusions which show up in their theoretical and clinical papers. But sometimes they relate their analysis explicitly, like H. Guntrip and M. Little. We try to capture through these texts how they think about the link between their personal analysis and their daily work with their patients.

### Mots-clés

Psychanalyse personnelle – Formation psychanalytique.

### Key-words

Personal analysis – Psychoanalytical training.

Il n'est pas rare que nous ayons lu avec passion, au cours de notre formation, quelques récits d'analyse laissés par des écrivains non psychanalystes. Il y eut

celui de Marie Cardinal, *Les mots pour le dire*, de Ferdinando Camon, *La maladie humaine*. George Pérec, dans *Penser/Classer*, a consacré un chapitre, « Les lieux d'une ruse », à son analyse. Un chapitre qui raconte pudiquement l'approche, l'entrée, les rituels, l'aboutissement mais qui conclut : « De ce lieu souterrain, je n'ai rien à dire ». François Weyerganz fait un long récit en associations libres dans *Le Pitre* et Jean Rey dans *Une saison chez Lacan*. Enfin Françoise Giroud rapporte son analyse avec Lacan dans ses *Leçons particulières*. Beaucoup d'entre eux disent avoir été sauvés, libérés par leur analyse et se montrent reconnaissants. Certains semblent plus perplexes, voire critiques.

Du côté des psychanalystes, la question est plus complexe, forcément. Ils font souvent référence à leur propre analyse mais sous des formes très variées ; parfois explicitement, mais le plus souvent implicitement. Le témoignage d'analyse le plus célèbre est certainement celui que Margaret Little a publié en 1985 en anglais, une trentaine d'années après la fin de son analyse avec Ella Sharpe, puis avec Donald Winnicott. Il a été très vite traduit en français dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* (1986) et réédité récemment (2002) avec des commentaires de psychanalystes venant d'horizons différents.

Plusieurs questions se posent à propos de ces publications : pourquoi les psychanalystes témoignent-ils de leur analyse et dans quels buts ? Quel effet font ces textes sur nous, lecteurs psychothérapeutes psychanalystes que nous sommes et ayant tous une pratique quotidienne de psychothérapie ou de psychanalyse ? Et enfin, une question essentielle pour nous dans cet article : ces témoignages d'analyse personnelle nous permettent-ils de comprendre *ce que pensent* les psychothérapeutes et les psychanalystes quant à la manière dont leur travail quotidien avec leurs patients est sous-tendu par leur analyse personnelle ? Ce qui nous intéresse ici, c'est de tenter de nous distancer de la profusion d'impressions et d'idées qui ne manquent pas de nous venir à la lecture des témoignages de ces collègues – qui témoignent en

<sup>1</sup> Cet article s'appuie sur un travail de groupe présenté à la journée de l'ARPP du 8 novembre 2003. Je remercie mes collègues M<sup>mes</sup> Anny Rappaz et Elena Vaquero, MM. Philippe Guignard et Claude Viret pour les discussions stimulantes que nous avons eues et qui constituent la base de ce travail.

<sup>2</sup> Docteur en psychologie. Pratique privée de psychothérapie et de psychanalyse. Co-fondatrice de l'Association Romande de Psychothérapie Psychanalytique (A.R.P.P.).

même temps d'un grand courage – pour poser la question de l'articulation entre la pratique de la psychothérapie psychanalytique et la psychanalyse personnelle, ainsi que de l'explicitation de ce lien tel qu'il apparaît éventuellement dans les *témoignages* d'analyse.

## ANALYSE PERSONNELLE ET ÉLABORATION THÉORICO-CLINIQUE

Les références « indirectes » que les psychanalystes font à leur analyse personnelle sont certainement les plus fréquentes et les plus difficiles à recenser. Souvent, ils l'évoquent en passant au cours d'entretiens – comme c'est le cas d'André Green interviewé par Manuel Macias dans *Un psychanalyste engagé* (1994) –, dans leurs échanges avec des collègues dans leur correspondance ou dans leurs journaux. Il est vraisemblable que les textes cliniques et techniques des psychanalystes et des psychothérapeutes s'appuient sur du matériel provenant de leur analyse personnelle, sans que cela soit nécessairement dit explicitement.

Sándor Ferenczi fait souvent référence à son analyse avec Freud. On en trouve de nombreuses évocations dans sa *Correspondance* avec Freud (Freud/Ferenczi, 1992, 1996, 2000), dans son *Journal clinique* (1985 [1932]), ainsi que dans certains articles techniques et cliniques réunis dans ses *Œuvres Complètes* (Ferenczi, 1968, 1970, 1974, 1982). Les textes théoriques et cliniques de Margaret Little – par exemple ceux qui sont réunis dans son livre sur les états-limites (1991a) – sont constamment sous-tendus par son expérience d'analyse personnelle, on s'en rend très bien compte lorsqu'on lit ces textes en les confrontant avec le récit de son analyse personnelle. Plus récemment, Linda Hopkins (2003) reprend et commente les allusions que Masud Khan a faites dans sa correspondance ou dans les propos oraux qu'il a livrés à son entourage à propos de son analyse avec Donald Winnicott. L'auteur les met en perspective avec les commentaires, nombreux, que les psychanalystes ont faits sur cette analyse, la jugeant généralement ratée et confrontant la technique employée par Winnicott avec M. Khan – ainsi qu'avec Guntrip et Little – avec ses écrits. Mentionnons enfin Bernard Reith qui, dans « La fonction introjective du psychanalyste » (2004), décortique le processus au cours duquel il fait appel à sa capacité d'analyse de sa problématique œdipienne personnelle pour comprendre un moment d'étrangeté vécu dans une séance.

Anna Freud a fait une analyse avec son père entre 1918 et 1922, puis à nouveau en 1924 : elle est restée discrète sur ce point et n'en a pas laissé de récit explicite, mais elle en a parlé à Lou Salomé ainsi qu'à quelques autres proches<sup>3</sup>. Il est notoire que le texte avec lequel elle est devenue membre de la Société psychanalytique de Vienne en 1922 et publié sous le titre de « Fantômes de fustigation et rêves diurnes » (1923) reprend l'analyse qu'elle a faite avec son père de ses propres fantasmes de fustigation, dont l'insistance compulsive la faisait beaucoup souffrir. Young-Bruehl relève dans sa biographie d'Anna Freud (1988) que cette dernière n'avait pas encore de patients au moment de la rédaction de son article de 1922 et qu'il ne peut donc pas s'agir d'un cas tiré de sa pratique clinique, comme elle l'a toujours pudiquement prétendu.

Relevons d'autre part que son texte suit de près l'article publié par son père en 1919, « Un enfant est battu », qui aborde le même fantasme, et dans lequel il semble que Freud utilise du matériel tiré de l'analyse de sa fille (Young-Bruehl, 1988, p. 94). Ainsi, une idée courante semblerait se confirmer : le futur psychanalyste va transmettre, diffuser – on dit parfois *reproduire* – consciemment et inconsciemment, les points de vue théorico-cliniques défendus par son analyste. Or, dans le cas d'Anna Freud et de Sigmund, un article de Georges Pragier et Sylvie Faure-Pragier (1993) défend l'idée inverse : la théorie que Freud a défendue jusqu'en 1923 sur la sexualité féminine aurait subi un tournant en 1925 avec « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » à la suite de l'analyse des fantasmes sexuels d'Anna. A partir de ce moment-là, le destin sexuel de la femme se serait alors trouvé déterminé, pour Freud, par la *réalité de la perception* anatomique de son sexe – défini comme manque de pénis – plutôt que par l'amour pour le père et que par l'amour du père. Pour les auteurs, Freud n'aurait pas pu assumer la tournure que prenait l'analyse de la psycho-sexualité de sa fille<sup>4</sup> et il aurait adopté une théorie défensive de façon à se dégager de sa responsabilité de père séducteur.

<sup>3</sup> Voir E. Young-Bruehl (1988), chap. III : « En analyse », pp. 93-127 ; voir aussi le commentaire que H. Trivouss-Widlöcher fait de cet ouvrage (1992).

<sup>4</sup> L'idée que Freud a été affecté par l'évolution « ascétique » d'Anna est défendue aussi par Young-Bruehl p. 98-99.

Que nous soyons convaincus ou non par cette lecture, elle suggère une idée intéressante et qui a retenu notre attention, à savoir qu'Anna et son père se seraient *mutuellement* influencés. Le courant peut donc être remonté et un psychanalyste peut être transformé, sur les plans théorique et clinique, par l'analyse qu'il mène avec ses patients. A relire le récit de Margaret Little, on peut penser que c'est le cas de Winnicott « en analyse » avec Little – et c'est bien dans ce sens qu'il dédicace *Jeu et Réalité* (1971) : « A mes patients qui ont payé pour m'instruire ».

Les références à l'analyse personnelle qui sont prises implicitement ou explicitement dans des textes théoriques et cliniques du type de ceux que nous venons de mentionner ne posent pas de problèmes particuliers quant à notre questionnement, puisque leur forme rend « naturellement » compte du fait que l'analyse personnelle sous-tend le travail du psychanalyste et permet notamment un va-et-vient entre analyse personnelle et travail d'écriture et de théorisation.

## RECITS DE L'ANALYSE PERSONNELLE DES PSYCHANALYSTES

J. Cremerius (1984) analyse le compte rendu que des patients de Freud, une vingtaine en tout, ont laissé de leur analyse avec lui. Parmi eux, quatorze psychanalystes, dont Abram Kardiner, Hélène Deutsch, Jeanne Lampl-de-Groot, Roger Money-Kyrle, Joan Riviere, Raymond de Saussure et Alix Strachey. Cremerius aimerait découvrir, *par-dessus son épaule*, la technique utilisée par Freud avec ses patients et la comparer avec ce que Freud en dit dans ses écrits techniques ainsi que dans ses comptes rendus d'analyse. Il conclut à une relative convergence entre ce que les patients racontent et ce que Freud a dit lui-même de ses positions techniques et de ses limites personnelles.

Nous ne reprendrons pas tous ces textes, mais nous voulons mentionner le récit que Kardiner a publié (1978) presque cinquante-cinq ans après son analyse avec Freud, qui s'est déroulée sur six mois, entre 1921 et 1922. Le témoignage a la forme d'un long récit de vie, travaillé et bien construit, émaillé de quelques interventions de Freud, parfois très admirées, parfois critiquées par l'auteur. Mais le texte est assez peu explicite quant à ce que Kardiner a pu comprendre de la psychanalyse. Il laisse l'impression que l'auteur cherche à se distancer de son ancien analyste, notam-

ment lorsqu'il montre, dans son chapitre intitulé « Mon analyse telle qu'elle m'apparaît en 1976 », en quoi Freud s'est complètement trompé en le lançant sur la « fausse piste » de l'homosexualité inconsciente qui, pour Kardiner, est un « instrument fallacieux » qui pousse le patient à s'attaquer à « une tâche qui n'existe pas ». Or, dans ce passage, les arguments que donne Kardiner pour étayer son point de vue sont, pour un lecteur qui accepte la théorie de la sexualité infantile, des arguments qui parlent *en faveur* de l'hypothèse de Freud : « Je refoulais mon auto-affirmation en face de Freud, comme je l'avais fait en face de mon père, afin de conserver ses grâces et son soutien » (pp. 144-145) : n'est-ce pas là, justement, la problématique de l'homosexualité inconsciente et de l'identification à la mère ?

Relevons aussi que Kardiner reproche à Freud en 1976 ce que lui reprochait S. Ferenczi quarante ans plus tôt et ce que, d'après Cremerius (1984, p. 342), de nombreux patients de Freud lui ont également reproché : il s'intéressait peu au transfert, surtout négatif, et ne pouvait, par conséquent, pas l'analyser.

Un témoignage plus récent (1978) d'un psychanalyste allemand, Tilmann Moser, traduit en français aussitôt après sa parution, ne donne pas le nom de son analyste, encore vivant au moment de la publication – à la différence de tous les autres analystes qui ont publié leur récit après la mort de leur analyste. Moser relève d'ailleurs dans son introduction que son analyste a hésité avant de lui donner le feu vert pour une publication, inquiet qu'il était des critiques qui ne manqueraient pas de lui être adressées par ses collègues jugeant de son travail d'analyste.

Du côté des psychanalystes de langue française, Jean-Luc Donnet (2001) raconte une brève séquence tirée du début de son analyse avec Serge Viderman. Il est l'un des seuls à répondre explicitement à la question que nous nous sommes posée, puisqu'il montre comment un moment de son analyse lui permit de comprendre l'esprit de la démarche psychanalytique. Alors qu'il croit tout à coup que son analyste a laissé passer le moment de la fin de la séance, il s'exclame dans un sursaut d'angoisse : « Mais je ne veux pas que vous me donniez plus que mon temps » (p. 256). A peine énoncée, cette déclaration le soulage car il est convaincu d'avoir fait ainsi de la situation analytique « un usage à la fois nouveau, improvisé et conforme à ses virtualités ». Par la suite, le travail d'interprétation de l'analyste et sa perlaboration lui permettront de

comprendre le mécanisme de la répétition de transfert et sa propre résistance, contenue dans la dénégation, contre l'émergence d'un désir œdipien apparu sous la forme d'un fantasme de séduction par son analyste.

Un psychanalyste qui veut rester anonyme raconte (2002) sa deuxième analyse avec un analyste, anonyme lui aussi. Il fait ce récit à la suite du choc éprouvé en apprenant sa mort, une dizaine d'années après la fin de l'analyse. Il dit de sa première analyse qu'il avait « certes appris son métier sur ce divan-là » et qu'il y a donc fait « comme on le disait autrefois, une analyse didactique ». Mais sa vie personnelle était restée en plan jusqu'à sa deuxième analyse : pour l'auteur, la valeur de l'analyse est constituée essentiellement par le *traitement réussi* de sa souffrance avec un analyste qui a su l'entendre et lui permettre de faire des deuils, impossibles auparavant. Nous verrons que c'est un point de vue fréquemment défendu par les auteurs qui racontent leur analyse.

## LES MOTIVATIONS CONSCIENTES ET/OU INCONSCIENTES

Les motivations inconscientes qui peuvent animer ces récits sont, bien sûr, infiniment nombreuses et nous ne chercherons pas à les recenser. Ce qui transparaît à leur lecture, au delà de la variété des contenus abordés et quelle que soit leur forme – assumée comme récit subjectif ou conçue comme rapport visant une certaine objectivité –, c'est que la relation affective nouée avec l'analyste semble le moteur essentiel de l'écriture. L'ensemble des récits – dont la lecture suivie intensive provoque un sentiment pénible d'éclatement – peut être séparé en deux catégories : les auteurs qui sont satisfaits de leur analyse et ceux qui sont déçus. Ce qui donne à penser que c'est essentiellement un *transfert non résolu* qui anime ces écrits, conformément d'ailleurs à une idée largement partagée dans le milieu psychanalytique : le moteur inconscient principal du récit d'analyse serait constitué par les *restes transférentiels* insuffisamment analysés – *par définition*, devrait-on ajouter.

Les buts explicites invoqués par les psychanalystes qui racontent leur analyse personnelle se rejoignent : témoigner de la pratique clinique de leur analyste sur le vif, directement ; rendre hommage, manifester une vive reconnaissance, ou au contraire manifester sa déception et mettre le doigt sur les erreurs de l'analyste.

Comme Margaret Little dont nous parlerons dans le paragraphe suivant, Harry Guntrip (1977) a laissé un riche récit détaillé de ses analyses avec Fairbairn, puis avec Winnicott, écrit sept ans après la fin de sa deuxième analyse, interrompue par la maladie et la mort de Winnicott. Son objectif est double : dire sa reconnaissance vis-à-vis de ses analystes, mais également montrer qu'aucune de ses deux analyses n'a permis de lever l'amnésie de son traumatisme infantile et que seule l'analyse qu'il a pu faire *lui-même* d'une série de rêves survenus dans un temps post-analytique lui a apporté un véritable soulagement.

Guntrip a noté, au fur et à mesure, le contenu des mille séances qu'il a eues dans les années cinquante avec Fairbairn et des cent cinquante séances qu'il a eues dans les années soixante avec Winnicott. C'est sur la base d'une relecture de ses notes qu'il écrit son texte.

Relevons que, comme Little – nous le verrons – et comme Kardiner – nous l'avons vu –, Guntrip argumente énergiquement contre la théorisation pulsionnelle que Fairbairn a utilisée avec lui (le « sadisme primitif », par exemple). Et ce point nous surprend beaucoup, puisque Fairbairn est considéré aujourd'hui comme *le* représentant du rejet radical de la théorie des pulsions au profit de la théorie des relations d'objet (*object-seeking*).

Le récit de Guntrip constitue une sorte de double des textes théoriques de Winnicott, de « preuve » de la supériorité d'une théorie sur une autre. Il est d'ailleurs étrange de lire les interprétations que Winnicott lui a proposées et de retrouver des pans entiers de quelques-uns des articles célèbres que nous avons pu lire, par exemple, dans *Jeu et Réalité*, publié en 1971, soit quatre ans avant que Guntrip publie son analyse en anglais. Les interprétations en question concernent notamment le célèbre concept de *l'objet* qui se laisse *utiliser* sans être détruit.

Cette convergence montre la préférence de Guntrip pour la fidélité à ses notes plutôt que pour une élaboration personnelle *après-coup* de ce qui lui est resté de son analyse, arrivé à la fin de sa vie ; il mourra en effet deux mois après la publication du récit. Il fait un témoignage qui vise une certaine objectivité.

Enfin, relevons que le concept d'utilisation de l'objet est sans doute le concept le plus célèbre de Winnicott et qu'il est également discuté par L. Hopkins dans l'article que nous avons évoqué (2003) : Winnicott a-t-il ou n'a-t-il pas analysé M. Khan et les autres conformément à ses positions techniques affirmées, notam-

ment celle de l'utilisation de l'objet? On retire de l'ensemble de ces textes l'impression qu'il est attendu de Winnicott qu'il soit toujours le même, avec chacun de ses patients.

En résumé, les buts explicites des analystes qui font un récit de leur analyse personnelle semblent plutôt d'ordre théorico-clinique: les analystes utilisent leur récit pour affirmer leurs  *croyances*  théoriques et techniques et pour justifier leurs prises de position. Ils répondent donc de façon  *implicite*  à la question qui sous-tend notre lecture – implicite parce que, en même temps, ces analystes semblent surtout s'intéresser à la  *guérison*  – ou à  *l'absence de guérison*  – de leur mal-être. Ils se présentent tous, à peu de choses près, comme malades – très malades même parfois – et non pas comme des psychanalystes en formation qui découvrent la psychanalyse, à part J.-L. Donnet comme nous l'avons relevé.

Ainsi, ces récits font curieusement le silence sur ce que les psychanalystes ont retiré de leur analyse quant à  *l'apprentissage*  de leur fonction de psychanalyste. Ils semblent occupés par un autre questionnement.

Pour amorcer une réponse à notre question, nous allons tenter un détour: nous comparerons les textes théorico-cliniques laissés par Margaret Little avec le récit qu'elle fait de ses analyses.

## LE RECIT DE MARGARET LITTLE

Margaret Little publie en 1951 un article: « Le contre-transfert et la réponse qu'y apporte le patient », trois ans après la mort de sa deuxième analyste, E. Sharpe, alors qu'elle est en analyse avec Winnicott. La construction  *théorique*  qu'elle fait sur le contre-transfert dans cet article s'appuie entièrement et explicitement sur l'erreur qu'elle attribue à Sharpe de lui avoir donné une interprétation dans le registre de la castration et de la sexualité.

Little est convaincue, elle le dit explicitement aussi bien dans cet article que dans le récit qu'elle en donnera trente-cinq ans après (Little, 1985), que Sharpe était  *réellement*  jalouse d'elle et que l'échec de son analyse est à relier à l'incapacité de son analyste d'élaborer son contre-transfert. Tout comme Guntrip, mais pour d'autres raisons sans doute, Little semble campée sur ses positions et les buts qu'elle poursuit dans son récit sont essentiellement polémiques: elle raconte

son analyse avec E. Sharpe afin de polémiquer avec elle, en s'appuyant sur l'attitude différente de D. Winnicott, et de montrer combien elle faisait erreur avec ses interprétations œdipiennes. Et cette position n'a pas varié en trente-cinq ans: la vigueur de Little contre Sharpe est intacte et il est nettement perceptible, à la lecture de son œuvre théorico-clinique, combien cette  *origine*  a marqué la réflexion de toute une vie sur le contre-transfert.

Relevons ce qui nous a frappés à la lecture d'un autre texte théorique de Little, écrit plus tôt et qui lui a permis en 1945 de devenir membre de la société de psychanalyse de Londres, alors qu'elle était en analyse avec Sharpe (Little, 1991b). Elle donne à sa patiente,  *l'errante* , des interprétations sexuelles qui ressemblent beaucoup à celles que Sharpe lui avait données et qui l'avaient, tout au long de ces années, tellement fâchée, mais qui semblent aider sa patiente, d'après ce qu'elle en dit elle-même. On peut penser que les interprétations de Sharpe n'étaient peut-être pas si erronées que ça, si on se souvient de la raison pour laquelle Little a consulté Sharpe: elle avait des difficultés contre-transférentielles aiguës avec un patient dont elle s'était éprise – problématique à connotation sexuelle, tout de même.

Aujourd'hui, le ton de Sharpe tel que Little le traduit paraît assez guerrier, mais ses interprétations « sexuelles » ont eu beaucoup d'effet sur Little qui s'est battue toute sa vie contre elles. Par contraste, le récit de son analyse avec Winnicott fait singulièrement l'impasse totale sur une prise en charge de la sexualité. Le « père » Winnicott se comporte comme une bonne mère, c'est assumé dans le texte, mais qu'en est-il du bénéfice « œdipien » de Little d'être traitée ainsi par un homme, célèbre qui plus est?

D'autre part, l'utilité d'articuler le concept de  *transfert*  et celui de  *cadre*  s'impose tout particulièrement à la lecture du témoignage que Little fait de son analyse avec Sharpe: si les deux femmes possédaient manifestement une théorie du transfert et de son interprétation, elles n'avaient pas de théorie du cadre (le thé et les petits biscuits après la séance). Pourtant, en 1986, date de la publication du récit de Little, les psychanalystes avaient largement commencé à théoriser l'importance du cadre; Bleger (1979) avait publié son article en anglais en 1966, donc depuis vingt ans.

L'hypothèse – presque tautologique, comme nous l'avons mentionné plus haut – que le récit d'une analyse manifeste un  *reste*  dans l'analyse du transfert posi-

tif et négatif permet d'avancer l'idée que Little, malgré son immense reconnaissance explicite pour Winnicott, règle tout de même des comptes avec lui. Elle a choisi Winnicott pour analyste parce qu'elle connaît ses positions; mais elle est aussi bien placée pour savoir que ce dernier utilisera le matériel de son analyse dans ses textes théoriques – elle fait de même, depuis le début, avec le matériel que ses patients lui amènent.

Et en effet, Winnicott (1989, p. 96, cité in: André et al. (2002, p. 16) mentionne Little dans une lettre de 1956 adressée à Clifford M. Scott et il fait allusion à elle dans certains de ses textes. Peut-être est-ce, du côté de Winnicott, une manière de décharger par l'écriture les difficultés énormes qu'il a rencontrées avec cette patiente et une manière de *recupérer* quelque chose des sacrifices qu'il a dû manifester pour l'analyser.

Du côté Little, il paraît de bonne guerre de vouloir s'approprier son analyse et de faire état d'un matériel qu'elle est, d'une certaine manière, seule à connaître: « C'est en faisant le récit de mon analyse avec lui que je peux montrer le mieux son travail en fournissant *un matériel clinique que je suis peut-être seule à déterminer* » (1985, p. 282; c'est moi qui souligne): c'est elle qui garde le dernier mot.

## CONCLUSION

Les récits et les commentaires laissés par les psychanalystes sur leur analyse personnelle – comme Little, Guntrip, Khan, etc. – ont été abondamment commentés par d'autres psychanalystes<sup>5</sup>. Nous-même, nous avons dû résister à une profusion d'interprétations concernant le travail des analystes de Little, par exemple, ainsi que le récit qu'elle en fait. Le lecteur, surexcité, se met en position de voyeur et de superviseur du couple analyste-patient.

La nécessité pour le psychothérapeute de faire une psychanalyse personnelle est aujourd'hui couramment rattachée à la question du *contre-transfert* et se trouve reliée implicitement à la question des *échecs* en psychanalyse: alors que Freud, placé devant ses échecs

cliniques, élaborait plus avant la théorie, d'autres psychanalystes mettaient en question leur formation, essentiellement leur analyse. Ferenczi, par exemple, reprochait à Freud de ne pas avoir pu – ou voulu – analyser son transfert négatif. Ce sont ces psychanalystes-là qui ont plus particulièrement approfondi les questions générales concernant la notion de contre-transfert et qui ont insisté le plus sur la nécessité pour l'analyste et le psychothérapeute d'être lui-même psychanalysé. La dégringolade de M. Khan et ses passages à l'acte abusifs avec ses patients interrogent son analyse sur un plan éthique, plusieurs articles du numéro de la *Revue Française de Psychanalyse* (2003) consacré à la perversion narcissique le relèvent.

Ainsi, si l'analyse personnelle du psychothérapeute soulève beaucoup de questions théoriques, elle débouche surtout sur des questions éthiques. C'est ce qu'évoque Maud Mannoni, dans un texte de 1985 sur l'histoire de l'analyse didactique et/ou thérapeutique: « Le sacrifié, dans l'analyse, ce doit être l'analyste » et le devenir du patient ne lui *appartient pas*. Pour elle, l'analyste devrait avoir réduit ses défenses narcissiques qui peuvent jouer un rôle redoutable dans une relation objectale et ce serait un des critères de la fin de l'analyse de l'analyste. Mais la position de Mannoni doit être à son tour discutée et nuancée, puisqu'on reproche à Winnicott d'avoir trop peu confronté M. Khan à sa destructivité et d'avoir subi ses attaques de façon masochiste.

La question « comment notre analyse personnelle sous-tend-elle notre pratique quotidienne avec nos patients en tant que psychothérapeutes et psychanalystes? » est une question qui paraît élémentaire a priori, mais les psychanalystes ne semblent pas se la poser lorsqu'ils entreprennent de faire le récit de leur analyse.

## Bibliographie

- ANDRÉ, J., EHRENBERG, C., FEDIDA, P. et al. (2002) : *Transfert et états-limites*. Paris, P.U.F.
- Anonyme (2002) : *En face. Confessions d'un psychanalyste*. Paris, Aubier.
- BLEGER, J. (1979) : Psychanalyse du cadre analytique, in: Kaës, R., Missenard, A. et al.: *Crise, rupture et dépassement*. Paris, Dunod, pp. 255-274.
- CREMERIUS, J. (1984) : Freud bei der Arbeit über die Schulter geschaut.

<sup>5</sup> Cf. le recueil d'articles réunis par J. André et al. (2002), ainsi que l'inventaire fait par L. Hopkins (2003).

- Seine Technik im Spiegel von Schülern und Patienten, in: *Vom Handwerk des Psychoanalytikers: Das Werkzeug der Psychoanalytischen Technik*. Stuttgart, Frommann-Holzboog, pp. 326-363.
- DONNET, J.-L. (2001) : De la règle fondamentale à la situation analytique. *Rev. Franç. Psychanal.*, 65/1 : 243-257.
- FERENCZI, S. (1968, 1970, 1974, 1982) : *Œuvres complètes*. Paris, Payot, 4 vol.
- FERENCZI, S. (1985 [1932]) : *Journal clinique*. Paris, Payot.
- FREUD, A. (1923 [1922]) : Ein hysterischen Symptom bei einem zweieinvierteljährigen Kind. *Imago*, 9: 264-265.
- FREUD, S. (1919) : Un enfant est battu. Contribution à la genèse des perversions sexuelles, in: *Névrose, psychose et perversion*. Paris, P.U.F., 1973, pp. 219-243 ; rééd. In: *Œuvres complètes – Psychanalyse, vol. 15*, pp. 115-146.
- FREUD, S. (1925) : Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes, in: *La vie sexuelle*. Paris, P.U.F., 1970, pp. 123-132 ; rééd. in: *Œuvres complètes – Psychanalyse, vol. 17*, pp. 189-202.
- FREUD, S., FERENCZI, S. (1992, 1996, 2000) : *Correspondance*. Paris, Calmann-Lévy, 3 vol.
- GREEN, A. (1994) : *Un psychanalyste engagé: conversations avec Manuel Macias*. Paris, Calmann-Lévy.
- GUNTRIP, H. (1977) : Mon expérience de l'analyse avec Fairbairn et Winnicott. Dans quelle mesure une thérapie psychanalytique peut-elle être dite achevée? *Nouv. Rev. Psychanal.*, n° 15, pp. 5-27.
- HOPKINS, L. (2003) : L'analyse de Masud Khan par D.W. Winnicott: une étude préliminaire des échecs de l'utilisation de l'objet. *Rev. Franç. Psychanal.*, 67/3 : 1033-1058.
- KARDINER, A. (1978) : *Mon analyse avec Freud*. Paris, Belfond.
- LITTLE, M. (1951) : Le contre-transfert et la réponse qu'y apporte le patient, in: *Des états-limites. L'alliance thérapeutique*. Paris, Ed. Des Femmes, pp. 77-104.
- LITTLE, M. (1985) : Un témoignage. En analyse avec Winnicott. *Nouv. Rev. Psychanal.*, n° 33, 1986, pp. 281-310. Rééd. « Lorsque Winnicott travaille dans les zones où dominent les angoisses psychotiques – un compte rendu personnel », in: André, J., Ehrenberg, C., Fedida, P. et al. (éds) : *Transfert et états-limites*. Paris, PUF, 2002, pp. 105-155.
- LITTLE, M. (1991a) : *Des états-limites. L'alliance thérapeutique*. Paris, Ed. Des Femmes.
- LITTLE, M. (1991b) : L'errante: notes sur une patiente paranoïde, in: *Des états-limites*. Paris, Ed. Des Femmes, pp. 29-76.
- MANNONI, M. (1985) : Psychanalyse didactique ou de formation. Problèmes passés et présents, in: *Un savoir qui ne sait pas. L'expérience analytique*. Paris, Denoël, pp. 123-138.
- MOSER, T. (1978) : *Années d'apprentissage sur le divan. Fragments de mon analyse*. Paris, PUF.
- REITH, B. (2004) : La fonction introjective du psychanalyste. *Bull. Soc. Suisse Psychanal.*, n° 57, pp. 21-28.
- PRAGIER, G., FAURE-PRAGIER, S. (1993) : Une fille est analysée. *Rev. Franç. Psychanal.*, 57/2 : 447-457.
- TRIVOUSS-WIDLÖCHER, H. (1992) : Anna Freud ou la transmission saisie par le transfert. *Rev. Int. Psychopathol.*, 6 : 315-330.
- WINNICOTT, D.W. (1971) : *Jeu et réalité. L'espace potentiel*. Paris, Gallimard, 1976, rééd. 1999.
- WINNICOTT, D.W. (1989) : *Lettres vives*. Paris, Gallimard, 1989.
- YOUNG-BRUEHL, E. (1988) : *Anna Freud*. Paris, Payot, 1991.

Adresse de l'auteur :

Nina de Spengler  
 Psychanalyste  
 44, av. de Collonge  
 CH-1820 Montreux